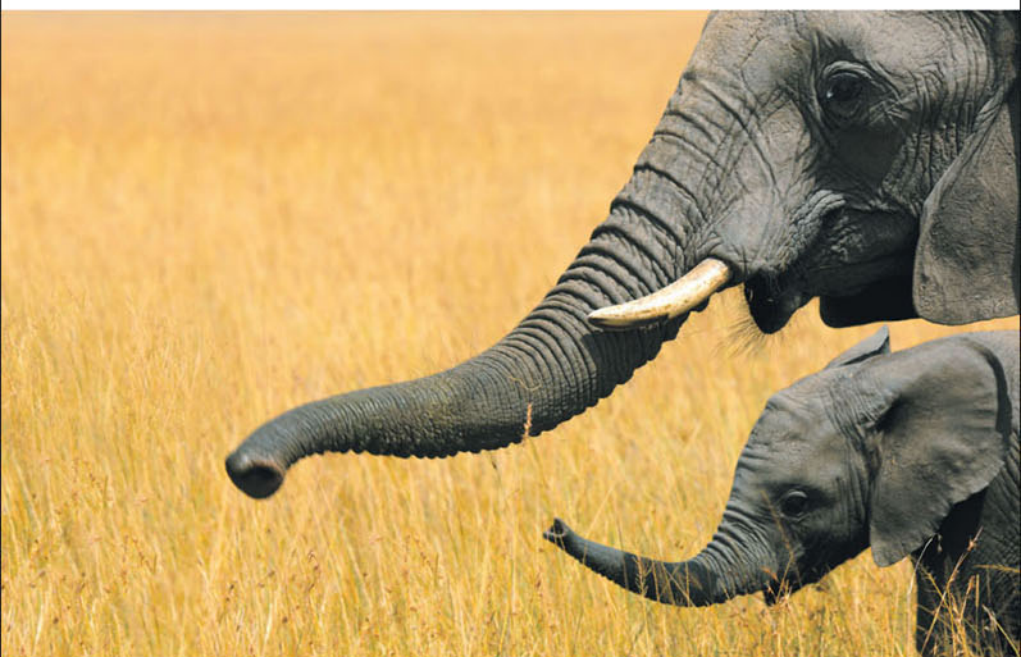


STÉPHANIE
VERGNIAULT



**LE DERNIER
DES ÉLÉPHANTS**

ARTHAUD

Extrait de la publication

STÉPHANIE VERGNAULT LE DERNIER DES ÉLÉPHANTS

Stéphanie Vergniault est une Parisienne d'origine bordelaise. Juriste, elle est missionnée par l'ONU et l'Union européenne pour superviser les questions électorales dans les pays émergents et notamment au Tchad. Elle a fondé et préside SOS Éléphants du Tchad (www.soselephants.org).

Depuis 2007, Stéphanie Vergniault est en guerre. Fondatrice de SOS Éléphants du Tchad, elle se bat chaque jour contre des braconniers surarmés et prêts à tuer quiconque s'oppose à leur trafic. Parce que l'ivoire se vend mille dollars le kilo une fois en Chine, les troupes sont massacrés, exterminés jusque dans les réserves censées les protéger. Sur le terrain, avec ses hommes, Stéphanie met sa vie en danger pour protéger les derniers seigneurs de

la brousse, car le temps presse : aujourd'hui, il reste mille cinq cents éléphants au Tchad ; si rien n'est fait, dans cinq ans, ils auront tous disparu. Ce document est un cri d'alarme, le témoignage d'une femme courageuse, qui se bat dans l'ombre, comme des dizaines d'autres personnes en Afrique. Gagnera-t-elle ce combat contre la cupidité et l'ignorance ? L'histoire seule nous le dira.



Photo : Collection particulière Stéphanie Vergniault

Le Dernier des éléphants

Stéphanie Vergniault

avec la collaboration de Jeanne Grange

Le Dernier des éléphants

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-8797-6

Sommaire

1. Les éléphants de Wasa	9
2. Excursion au lac Tchad	19
3. Le PR	25
4. Retour au Tchad	29
5. Zakouma	45
6. Jours de guerre	51
7. « Votre pays, c'est le Tchad ! »	63
8. Naissance de SOS Éléphants du Tchad	69
9. Rompre la loi du silence	77
10. En quête de preuves	93
11. Amma Fils	109
12. Traîtrise	113
13. Libérer les corridors	119
14. Les tueries du Chari-Baguirmi	129
15. Le roi de Bouba Ndjidah	143
16. Savi	159
17. Étendre la lutte	179

Les éléphants de Wasa

N'Djamena, 11 avril 1995

À ma descente de l'avion, sur la passerelle, je suis saisie par une vague de chaleur étouffante. Il fait 40 °C, l'air est sec et un vent chaud et sablonneux souffle. C'est l'harmattan. J'ôte ma saharienne. Sur le tarmac, des militaires en treillis verts. J'ai à peine posé un pied à terre que deux hommes en costume, élégants, viennent à ma rencontre d'un pas rapide. Ce sont les hommes du protocole du président de la République.

L'un d'eux se charge de ma valise, tandis que l'autre me salue :

— Bonjour, Stéphanie. Nous vous attendions. Soyez la bienvenue au Tchad.

Ils me font passer par le salon présidentiel. En une minute, mon visa est tamponné. J'ai tout juste le temps d'apercevoir, à la sortie de l'aéroport, les hommes – pour la plupart vêtus du *gondong*, la tenue traditionnelle en coton de couleur claire – et les femmes – couvertes de voiles colorés – venus accueillir mes compagnons de vol. Bien que de nombreux chrétiens se soient installés au sud du Tchad, je constate que la population est majoritairement musulmane.

J'embarque à l'arrière d'une voiture noire aux vitres teintées. La route défile : le rond-point des Bœufs, le Palais de justice, puis la longue avenue qui prolonge le palais

Le Dernier des éléphants

présidentiel... et je découvre, émerveillée, la ville de N'Djamena. Il s'agit d'une ville construite dans le désert, en dessous du Sahel. Anciennement Fort-Lamy, elle a été rebaptisée en 1973 par l'ancien président François Tombalbaye du nom d'un village arabe voisin (Am Djamena signifie « le lieu où l'on se repose »).

Bédoum, un des responsables du protocole, sort alors de son mutisme :

— Le palais présidentiel, c'est là où vit le PR, vous y serez reçue en audience dans la soirée. Il a un agenda chargé en ce moment, il faut l'excuser.

Le PR est le nom que les Tchadiens donnent au président de la République. D'ailleurs, j'ai appris par la suite qu'il était d'usage, chez certaines catégories de gens proches du gouvernement, d'user de diminutifs. Un sous-préfet est un SP, un secrétaire général, un SG, un chef de brigade, un CB, et ainsi de suite. En ce mois d'avril 1995, je viens donc rendre visite au PR.

Nous nous sommes rencontrés quelques semaines plus tôt à Paris. En vue des élections à venir, Hubert, son chargé de communication, dont j'ai fait la connaissance en 1993 lors d'un meeting électoral, m'a demandé d'organiser des rencontres « utiles » entre le PR et des hommes politiques français. Je m'en suis occupée et le PR, très content de mon travail, et moi avons sympathisé. Au point que, de retour au Tchad, il m'a fait parvenir, par l'intermédiaire de son gendre Daoud, une invitation à son palais présidentiel, à N'Djamena.

Les invités de l'État sont généralement logés au Novotel, bâtiment relativement modeste dont le jardin donne sur le fleuve Chari et sur une grande piscine entourée de verdure. La voiture me dépose au bord du fleuve. Quelques femmes lavent leur linge, des enfants jouent dans l'eau, une barque passe, lentement, et disparaît au loin. Le vent de sable souffle et atténue le bruit des grillons. En face, sur l'autre rive, c'est le Cameroun. C'est sans doute ce jour-là, à cet instant précis, que je suis tombée amoureuse de ce pays, très complexe pour

Les éléphants de Wasa

la *nassara* (« Blanche », en arabe tchadien) que j'étais, certes, mais magique.

Il est convenu qu'un membre du protocole viendra me chercher en fin d'après-midi pour rencontrer le président Déby. En me quittant, Bédoum, inquiet que l'invitée de son patron ne soit pas satisfaite, me demande si j'ai besoin de quoi que ce soit.

— Non, ça ira, monsieur Bédoum. Merci.

Je suis aux anges, tout simplement heureuse. Je n'ai qu'une envie, c'est que le temps s'arrête.

À dix-sept heures, le directeur du protocole du chef de l'État me fait appeler. Deux hommes m'attendent dans le hall de l'hôtel. Je revêts une tenue saharienne vert kaki et pars avec eux dans la voiture, bloc-notes et stylo dans mon sac à main.

Devant la présidence, la voiture ralentit. Les militaires, équipés de kalachnikovs, tiennent à apercevoir mon visage. Bédoum échange quelques mots en arabe tchadien avec leur chef, qui ouvre le portail pour nous laisser passer.

— Ouh, ils ont l'air sévères ! dis-je à propos des militaires, pour tenter de décriper Bédoum, qui semble toujours préoccupé.

— Mademoiselle, avec les gens de la sécurité de la présidence, on ne s'amuse pas. Ils peuvent vous tirer facilement dessus s'il y a une menace.

— C'est déjà arrivé ?

— Oh oui ! D'ailleurs, les Tchadiens évitent de passer devant la présidence, particulièrement à la nuit tombée.

Le président m'attend dans le jardin. Calme et décontracté, il est assis sur un fauteuil confortable.

— Vous avez fait bonne route ? Le climat est chaud dans mon pays. Les Tchadiens ne connaissent que la chaleur et s'y habituent. En revanche, pour vous autres Européens, c'est parfois dur, N'Djamena. Mais vous allez vous y faire, il y a des endroits magnifiques pour se rafraîchir au bord du fleuve Chari.

Le Dernier des éléphants

Il sourit. Il est content que j'aie accepté son invitation et que je fasse preuve de tant d'entrain à l'idée de découvrir le Tchad.

— Excellence, je trouve votre pays splendide !

— Merci. Il faut le visiter ! Le Nord est somptueux, avec ces grands déserts et les oasis, et le Sud aussi, verdoyant.

— Le Nord, d'où est originaire votre famille ?

Il sourit encore plus :

— Ma famille est originaire de Fada, plus à l'est du Tchad, sur le plateau de l'Ennedi. Nous sommes des hommes du désert ; mon père était berger.

Pendant plus d'une heure, nous échangeons nos points de vue sur l'Afrique, la France, la place du Tchad. J'ai en face de moi un homme confiant et très ouvert au dialogue. Il me fait quelques confidences sur certains rebelles qui logent dans les îlots du lac Tchad, et qui font partie du MDD (Mouvement pour la démocratie et le développement). Il est préoccupé par leur présence entre le Tchad et le Nigeria ; il se demande si des étrangers, peut-être des pétroliers, les financent. Il a du mal à me vouvoyer. Par moments, sa langue fourche et il me tutoie. Il a vingt ans de plus que moi, je suis une femme occidentale, bien différente des femmes du Tchad. Je le sens confiant.

— Qu'en pensez-vous ? Cette compagnie pétrolière est-elle susceptible d'entretenir la rébellion ? me questionne-t-il. De plus en plus d'éléments m'amènent à le croire. Ce pays ne connaîtra donc jamais la paix ? On a enduré tant de guerres ! »

Il y a cinq ans, après être resté des mois dans le maquis, il a renversé par les armes le régime du dictateur Hissène Habré. Sa plus grande crainte est de voir les rebelles s'attaquer à N'Djamena.

— Le peuple a trop souffert, cela doit s'arrêter ! tempête-t-il.

Douze ans plus tard, cette inquiétude se concrétisera, et, de retour au Tchad, je vivrai les heures les plus éprouvantes

Les éléphants de Wasa

de mon existence, au milieu des tirs de mortiers et des grenades de la rébellion.

Après une heure d'audience, le directeur du protocole vient rappeler discrètement au chef de l'État qu'il a une autre obligation. Tout est allé trop vite, j'ai le sentiment que nous n'avons pas abordé des tas de sujets pourtant fondamentaux, à commencer par son élection, raison de ma venue. Le dernier regard qu'il me lance, alors que je ramasse mon sac, est éloquent.

— J'ai une obligation, je te vois bientôt. Très bientôt ! Je dois assister à une cérémonie dans le pays. Ça ne me prendra que quelques jours, attends mon retour. Mes hommes sont à ton service.

Alors que la nuit vient de tomber, le directeur du protocole me ramène à l'hôtel. Je suis songeuse. Je repense aux propos du président de la République, au jeu possible de cette compagnie pétrolière qui, selon lui, est très probablement en train d'instrumentaliser les groupes d'opposition. J'ai besoin de changer d'air, de découvrir le pays. Je décroche le téléphone du hall d'hôtel et appelle Bédoum :

— Dis-moi, Bédoum, il rentre quand, le PR ?

Bédoum me semble bien plus décontracté que les heures précédentes :

— Dans huit jours. Il a une tournée dans le sud du pays.

Bédoum l'a bien compris, cette nouvelle me contrarie. J'avais envie de revoir le président au plus vite, de parler avec lui, de le regarder sourire.

— Autant que cela ? Je dois l'attendre tout ce temps !

Bédoum rit au téléphone.

— Beaucoup d'entre nous l'attendent des semaines entières, il faut être patiente. Il est très occupé. Vous pouvez vous reposer au bord de la piscine, je vous ferai visiter le marché artisanal.

Je n'ai pas fixé ma date de retour et cela m'importe peu. Je sens que ce séjour au Tchad va se prolonger, mais je ne culpabilise pas, loin de la campagne électorale française, de tous ces hauts fonctionnaires et apparatchiks méprisants.

Le Dernier des éléphants

Ce soir-là, avant de regagner ma chambre, alors que j'erre dans les couloirs du Novotel, mon regard se pose sur un prospectus, affiché au mur, sur les éléphants du parc de Wasa, au Cameroun. J'appelle Bédoum :

— Dites-moi, Bédoum, Wasa, on peut y aller facilement ?

Il reprend son ton de voix anxieux :

— Non, mademoiselle, c'est impossible. La route est trop mauvaise, il y a des coupeurs de route. Personne n'y va.

J'ai compris par la suite que Bédoum ne voulait pas que j'aille à Wasa. J'étais l'invitée du PR, qui avait confié ma sécurité à ses hommes ; et, bien sûr, elle ne pouvait être garantie que sur le territoire tchadien.

Le lendemain soir, je profite du week-end de Pâques pour libérer Bédoum. Devant se rendre disponible nuit et jour, il passe très peu de temps avec sa femme et ses enfants et a l'air d'en souffrir. Je suis sûre qu'il acceptera de les rejoindre s'il sait que je reste à l'hôtel en attendant l'arrivée du PR. Tout de même, il hésite :

— C'est sûr, vous n'allez pas vous ennuyer ?

— Non, Bédoum, soyez à l'aise avec moi, je suis quelqu'un de très simple qui ne s'ennuie jamais.

Il est sans doute loin de se douter que, faisant fi de ses conseils, je m'appête à partir en week-end dans la fameuse réserve de Wasa. Je ne veux surtout pas l'affoler. Je souhaite qu'il profite de sa famille pendant que j'assouvis ma passion : les éléphants. Le PR est en mission à l'intérieur du pays, il n'en saura rien.

Le directeur de l'hôtel me fournit tous les renseignements nécessaires pour me rendre à Wasa : je dois prendre un véhicule jusqu'à la frontière et, ensuite, continuer sur une centaine de kilomètres.

À huit heures du matin, j'embarque dans un des taxis de l'hôtel. Bien que la voiture soit une vieille Peugeot en piteux état, je dois négocier avec son propriétaire, Mahamat, pendant une bonne vingtaine de minutes pour qu'il accepte de me conduire à la réserve.

Les éléphants de Wasa

— Madame, toi, tu es riche, tu peux payer deux cent mille francs CFA.

Mahamat s'en donne à cœur joie dans cet exercice de négociation qui, pour moi, est épuisant :

— Mahamat, c'est trop ! Je ne suis pas riche.

Il insiste :

— Alors cent quatre-vingt-dix mille francs CFA !

Je feins alors de sortir du véhicule :

— Mahamat, on annule, je prends un autre taxi.

Je suis déjà en train de récupérer mon sac de voyage dans le coffre de la voiture lorsque Mahamat s'approche de moi, plus conciliant :

— *Halas*, cent cinquante mille francs CFA. Mais tu payes l'essence. Il n'y a pas beaucoup de taxis aujourd'hui, c'est la fête demain, tout le monde est en famille à la maison.

Mahamat doit dire vrai, le parking de l'hôtel est vide. Je sais qu'il exagère sur le prix, mais je n'ai pas d'autre solution. Je suis une Blanche, une *nassara*, et, pour les Tchadiens, comme pour les Africains en général, le Blanc est celui qui a de l'argent et à qui l'on peut réclamer systématiquement le double de ce que l'on demanderait à un local. Ça fait partie du jeu. Le Blanc qui vit en Afrique connaît cela et s'en accommode.

Mahamat démarre et nous traversons lentement le boulevard qui longe la présidence. Étant donné le bruit que fait la vieille Peugeot, je commence à m'inquiéter. Parviendrons-nous un jour à la réserve de Wasa ? Je sens qu'on peut tomber en panne à tout moment. Et sur le pont au-dessus du fleuve Chari – de l'autre côté, c'est le Cameroun –, la voiture, tout à coup, s'immobilise. Je me penche vers le chauffeur :

— Mahamat, panne ?

Mahamat reste impassible, accroché à son volant comme si de rien n'était. Il me fait signe de descendre de la voiture et de jeter un coup d'œil sous le pont :

— Non, pas panne, hippopotames !

Ils sont là, peut-être une dizaine, aux trois quarts immergés, leurs petites oreilles dépassant de la surface, plongeant

Le Dernier des éléphants

et refaisant surface un peu plus loin. En ce mois d'avril, les eaux du fleuve commencent à se tarir et je peux observer non seulement les hippopotames, mais aussi les femmes vêtues de tissus colorés qui portent leurs paniers remplis de linge. J'assiste à un spectacle magique.

Quand je remonte dans la voiture, Mahamat remarque l'expression radieuse de mon visage :

— Toi, tu aimes les animaux, madame. Vous, les *nassaras*, vous aimez les hippopotames et les éléphants.

— Pas toi, Mahamat ? Ces hippopotames sont pourtant magnifiques !

— Nous, les Tchadiens, ça nous importe peu. Les éléphants, ils sont même mangés par les sudistes. Et, autrefois, ils mangeaient même les hippopotames, me répond-il, amusé.

— Toi aussi, Mahamat ?

Il fait un signe de la tête :

— Non, moi, je suis musulman ! On peut pas manger ça !

Je suis sous le choc. Jamais je n'aurais pu imaginer que certaines populations du sud du pays mangeaient les éléphants. Je suis encore loin de me douter que, dans quinze ans, je ferai de ma vie un combat permanent pour la survie des éléphants du Tchad, non pas contre les mangeurs de viande de brousse, qui sont somme toute un moindre danger, mais contre des groupes surarmés qui poursuivent les éléphants d'Afrique pour exporter l'ivoire de leurs défenses vers la Chine.

La route qui relie Kousséri à Wasa n'est pas longue, mais elle est réputée dangereuse à cause des coupeurs de route. Pour l'instant – il est à peine dix heures –, elle est déserte. Mahamat roule à très vive allure. J'ai l'impression qu'il se sent menacé, mais je ne sais pas encore par quoi. Après une trentaine de kilomètres à peine, il commence à zigzaguer, tournant son volant de droite et de gauche. La voiture oscille sur la route à une vitesse vertigineuse.

— Ça ne va pas, Mahamat ? Que se passe-t-il ?

— Ça va, madame, mais ils sont là, je les ai vus dans le rétroviseur.

Les éléphants de Wasa

Le visage de Mahamat a changé, son regard est empreint de peur.

— La tête, baisse-la ! Ça va passer !

Je n'ai même pas le temps de lui poser davantage de questions qu'une détonation retentit. La voiture est prise pour cible. C'est la première fois que j'entends une balle siffler. Suivent encore deux autres coups de feu.

Soudain, le calme revient. Sous le choc, je suis restée plus de vingt minutes assise au pied du fauteuil arrière, de peur qu'on nous tire à nouveau dessus.

— Y a rien ! C'est fini, *halas* ! s'écrie Mahamat, visiblement amusé de ma réaction.

Alors seulement je me redresse. Le danger est loin derrière nous. Mahamat est très fier de lui :

— Y a rien, avec Mahamat tu crains rien ! Ça fait vingt années que Mahamat il conduit. Avant, Mahamat il conduisait des camions, Mahamat il connaît la route. *Bismillah*, Allah est grand !

J'appris bien plus tard que cette route était celle que devait emprunter le pipeline reliant le Tchad au nord du Cameroun. Il avait fallu déployer des mercenaires dans les années 1990 pour en sécuriser la construction et décourager ces hommes armés, les coupeurs de route. Étaient-ce les mêmes qui tuaient les éléphants du Tchad, passant du Soudan en Centrafrique jusqu'au Cameroun pour transporter les défenses d'ivoire ? C'est une hypothèse tout à fait envisageable. En tout cas, quinze ans plus tard, je peux affirmer que la communauté internationale n'a pas hésité un seul instant à employer des hommes lourdement armés pour sécuriser un pipeline à coups de millions de dollars, tandis qu'aucun fonds n'a jamais été déployé pour protéger les malheureux pachydermes en voie d'extinction, abattus comme des rats, défenses arrachées.

Quand le taxi s'arrête devant les huttes aux toits de paille du camp de Wasa, je ressens le besoin de passer quelques jours à explorer la brousse. Mahamat comprend tout de suite qu'il ne rentrera pas avec sa passagère ; il retourne à N'Djamena le soir même, seul.

Le Dernier des éléphants

J'ignore si je suis le genre de personne à recevoir des cadeaux, mais, à ce moment précis, dans ce lieu précis, j'ai conscience que rien au monde ne peut me faire plus plaisir que ce spectacle que la nature m'offre. Je reste plusieurs jours dans la réserve. Je passe les fêtes de Pâques les plus belles de ma vie, seule, écoutant les cris des hyènes la nuit, le barrissement des éléphants à la tombée du soleil, tellement heureuse, oubliant tout, jusqu'à N'Djamena et cet homme du désert qui m'intrigue tant, le PR, et pour lequel je ressens une certaine affection.

Il y a beaucoup d'éléphants dans le parc et ils sont très sociables, se laissent approcher facilement. Je suis ravie, loin de me douter que, en avril 2010, avec mon équipe de SOS Éléphants, je retournerai dans le nord du Cameroun à la poursuite d'un groupe de braconniers et que je n'y trouverai pas les précieux pachydermes. Je ne saurai pas s'ils se cachent des humains ou s'ils ont tout simplement disparu sous les balles des braconniers.

Les éléphants d'Afrique centrale ne seront bientôt plus que des légendes colportées par les anciens des villages africains. Eux seuls pourront témoigner de leur jeunesse où, rentrant le soir au village après le travail aux champs, ils étaient accompagnés par le barrissement des éléphants, ceux-là mêmes qui ont inspiré Romain Gary pour son livre *Les Racines du ciel*, prix Goncourt 1956. Romain Gary était un visionnaire. Il avait tout compris de la tragédie des éléphants du Tchad. Récemment, j'ai relu ce livre : en 1953, au Tchad, un Français du nom de Morel essaie de défendre les éléphants en tentant de faire signer une pétition. Devant l'échec de cette initiative, il prend le maquis et mène des actions armées contre les plus grands braconniers.

Mars 2011 : je viens juste d'ouvrir une pétition contre le gouvernement chinois, l'implorant de bannir totalement l'achat d'ivoire, car ce sont les acheteurs qui entretiennent le trafic, à l'origine des tueries qui font naître en moi une très profonde révolte.

Excursion au lac Tchad

Contrairement à ce que je pensais, quand j'arrive à N'Djamena, le PR est déjà rentré. Ma « disparition » l'a apparemment rendu furieux et c'est son protocole qui en a pâti. Le directeur du protocole m'attend dans le hall, blême, en compagnie du directeur de l'hôtel.

— S'il vous plaît, mademoiselle, appelez le palais. Tout le monde vous cherche, le patron est fâché.

Je m'exécute :

— Allô, la présidence ?

— Oui, qui demandez-vous ?

— Le chef de l'État, s'il vous plaît.

Je viens à peine de prononcer ces quelques paroles qu'on me répond :

— C'est Stéphanie ?

— Oui.

Le ton de la voix du standardiste de la présidence change subitement, comme si on lui avait donné l'ordre de signaler comme urgent chacun de mes appels :

— Surtout ne quittez pas, je vous passe le chef de l'État.

Le président s'est beaucoup inquiété. Éprouve-t-il pour moi plus que de la sympathie ou est-ce juste lié à ma qualité d'hôte un peu spéciale, appartenant à une certaine intelligentsia en France, qu'il courtise ou du moins avec laquelle il ne veut surtout pas avoir le moindre problème.

— Comment vas-tu ? me demande-t-il, glacial.

Le Dernier des éléphants

— Bien, Président. Et vous-même ?

— Ça va. Je me suis inquiété quand le directeur du protocole m'a dit que tu étais introuvable. Tu ne peux pas disparaître comme cela et quitter le pays !

— Je vous prie de m'excuser.

— Ça va, ça va.

Enfin, le ton de sa voix change. Il devient plus chaleureux et jovial :

— Je te vois tout à l'heure !

Dans la soirée, je le rejoins au palais. Il est souriant.

— Ne me refais pas l'affaire Claustre, les Français vont me tomber dessus !

Ces propos m'arrachent un sourire. Françoise Claustre, ethnologue et archéologue française, s'est fait kidnapper dans le nord du Tchad en avril 1974. Elle est restée prisonnière pendant presque trois années avant d'être libérée sur intervention de la France. Ni le contexte ni les protagonistes ne sont les mêmes, mais cette histoire a profondément marqué le président Déby. Jusqu'à maintenant, quels que soient les jugements que l'on puisse émettre sur lui ou sur son régime, il me semble qu'il a toujours garanti la sécurité des étrangers sur son territoire. Je lui en suis reconnaissante. Au Tchad, le visiteur est respecté, c'est la tradition qui veut cela.

De retour à l'hôtel, le directeur du protocole me rappelle et me demande de me tenir prête tôt le lendemain matin, en tenue champêtre. Une surprise m'attend.

À cinq heures du matin, je suis habillée en tenue saharienne et je patiente dans le hall de l'hôtel. Le directeur du protocole vient à ma rencontre. Je monte dans la voiture et, escorté par trois Jeep bondées de militaires de la garde présidentielle, nous partons sur une route de campagne.

— Où allons-nous ?

— C'est une surprise que te réserve le patron.

— Une surprise ?

Je sais dès lors que je me rends dans un endroit magique. Après deux heures de route, nous arrivons sur les bords du

Toutes les photographies du cahier hors texte
appartiennent à la collection personnelle de Stéphanie Vergniault.

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EBNN000246.N001
Dépôt légal : mai 2012

Extrait de la publication